

## Une rencontre déterminante.

Nous étions en juin 1987. Les vacances d'été débutaient, laissant derrière elles les cahiers de mathématiques tachés d'une année très peu fructueuse pour ne pas dire ratée. Bien que n'ayant pas fait mes preuves, je décidai de ranger mes cahiers au grenier et de consacrer mes vacances à travailler avec papa dans les chevaux.

Dans notre famille, les chevaux de sport étaient une passion avant d'être une profession. Pour papa, c'était les chevaux de jumping, qui le fascinaient par leur puissance et leur agilité à se hisser par-dessus les barres, et il m'avait refilé le virus. Papa ne montait plus à cheval. Il s'occupait de l'aspect commercial, en achetant de jeunes chevaux d'environ 3 ans de lignées prédestinées et en les revendant après qu'ils aient été formés par ses cavaliers semi-pro durant environ 2 ans. Les plus tardifs étaient vendus au plus tard à 6 ans. Papa se plaisait à les regarder sauter dans les cycles libres de jeunes chevaux à travers le pays. Les cycles libres sont des épreuves où la hauteur est fixée en fonction de l'âge du cheval, allant de 4 à 7 ans. Ceux qui ne suivaient pas le rythme étaient montés dans des épreuves régionales, toutes catégories d'âge confondues. Pour ma part, je disposais de deux chevaux plus âgés que je montais pour mon plaisir, refoulant les pistes de concours régionales le week-end. Bien que j'aie toujours voulu être cavalier international, l'école bouffait déjà la plus grosse partie de ma journée, m'empêchant de me développer pour le haut niveau. « Un haut niveau quasi inaccessible » expliquait Papa « il faut énormément de moyens et de sponsors étant donné qu'une inscription revient à un salaire de base, et je ne te parle pas du reste, transport, soins, ... ». Il n'avait pas tort, aujourd'hui 90% des cavaliers internationaux sont eux-mêmes fils de champion. Dans le reste, on trouve de riches héritiers qui ne savent plus quoi faire de leur argent et qui investissent dans des chevaux dociles de fin de carrière qu'il suffit de diriger pour boucler un parcours sans faute, sans pour autant être pilote. Je ne voulais pas non plus être marchand car j'ai beaucoup de mal à me séparer de ces bêtes si attachantes. De toute façon, moi mon truc c'est de les monter et je me suis vite résigné à rêver. Envisager un futur dans un autre domaine avec quelques chevaux à la maison est bien plus réaliste et tout aussi plaisant.

Un matin, Papa décida d'essayer une nouvelle formule : au lieu d'acheter aux enchères 2 ou 3 jeunes chevaux issus de champions CSO comme il le faisait une ou deux fois par an suivant ceux qui se vendaient, il décida de se rendre au champ de course avec moi où les chevaux recalés se vendent une bouchée de pain.

Nous étions tous deux installés dans les gradins et la sélection des 3 ans allait débiter d'une minute à l'autre. C'était leur première course. Les pur-sang étaient disposés dans leur « STALE », l'œil vif et perdu.

Le départ était lancé. Très vite les chevaux se distinguaient : certains zigzaguaient ne sachant pas vraiment comment s'y prendre, d'autres faisaient demi-tour ou ne prenaient pas le galop, il y en a même un qui était resté dans sa STALE, les sabots ancrés dans le sol, refusant de bouger malgré les coups de cravache de son jockey.

Les chevaux sont testés sur un tour. Ceux n'arrivant pas à le boucler en une minute quarante sont vendus sur place, individuellement ou en lots à des prix dérisoires, considérés comme sans grande valeur. Les écuries de course se doivent de sélectionner très vite leurs chevaux afin d'espérer dénicher un futur crack dans les chevaux restants.

La deuxième sélection allait commencer quand papa se leva pour se rendre auprès du responsable des ventes. Il trouvait les pur-sang absolument magnifiques et espérait pouvoir les reconvertir en chevaux d'obstacle.

Papa discutait avec le revendeur et m'avait mis à l'écart pendant qu'il négociait. Sur le chemin du retour, il m'expliqua qu'il avait commandé un lot de cinq chevaux pour seulement 230000 francs et qu'ils seraient livrés demain matin à la maison.

Le lendemain, je guettais par la fenêtre l'arrivée des chevaux. C'est vers 9H30 que je vis le camion noir avec une grande inscription "Pferde" arriver dans la cour.

Je me précipitai dehors avec papa pour accueillir les nouveaux venus. Un homme descendit du camion. Ce n'était pas le vendeur d'hier mais son fils. Il fit descendre le tapis et descendit les chevaux un à un que je conduisais au fur et à mesure dans leurs nouveaux boxes respectifs pendant que papa s'occupait de la paperasse avec le jeune homme. Je restai un moment près d'eux pour vérifier leur état bien que les radios devaient être fournies. Ils étaient tous splendides. Les pur sang de course sont, de manière générale, tous taillés de la même façon, plus robustes et plus grands que les pur-sang arabes, mais tout de même plus fins qu'un cheval de selle traditionnel, ce qui les rend d'autant plus élégants. Papa revint près de moi avec les papiers des chevaux. Ils étaient tous issus de bonnes lignées et leurs radios étaient excellentes.

Les chevaux recevront leurs rations de foin et picotin à 12H00 et 19H00 et resteront tranquilles jusqu'au lendemain afin qu'ils se reposent de leur course de la veille et du voyage.

Le lendemain, les cavaliers de la maison venaient travailler les chevaux d'obstacles qui leur étaient confiés par papa jusqu'à la vente. Moi, je devais longer les nouveaux

venus dans le ring afin de les détendre et vérifier leur comportement. Ils seraient montés sur le plat dans l'après midi par les cavaliers.

J'arrivai aux boxes avec le matériel de longe et disposai les guêtres sur les membres du premier cheval afin qu'il ne se blesse pas.

Ce cheval était très réceptif aux ordres vocaux. Il montrait également une belle amplitude de mouvement, ce qui est très bien pour l'obstacle. Je le remis dans son box pour préparer le deuxième. Après 15 minutes de longe, ce dernier me semblait plus stressé. L'œil vif, il était aux aguets du moindre bruit et trottait d'une manière très saccadée. Pour une première fois ce n'est pas inquiétant, il faut lui laisser du temps pour qu'il s'habitue à son nouvel environnement.

Quand j'ouvris la porte du troisième box, le cheval s'était immédiatement collé contre la paroi arrière. Ses membres tremblaient et il me regardait, l'air inquiet. C'est là que je le reconnus, c'était le cheval qui avait décidé de ne pas prendre le départ de la course. Je m'approchai lentement. Brusquement, il se mit à trotter autour de moi. C'est après 10 minutes que je réussis enfin à lui mettre le licol en l'amadouant avec une poignée de picotin. Je le tenais d'une main et le caressais de l'autre pendant un moment. Il semblait se calmer. Je l'emmenai donc dans le ring. Après quelques tours de pas, je le mis au trot. Il commença à accélérer jusqu'à prendre le galop et à m'arracher la longe des mains. Il galopait à toute allure. La longe se prit dans ses jambes mais il continuait en se débattant, ce qui lui provoqua des brûlures.

Après un moment, il s'arrêta d'essoufflement. Il moussait dans sa sueur, la tête baissée comme soumis, les naseaux rouges d'épuisement, il faisait peine à voir... Je m'approchai, il redressa sa tête et me regardait inquiet mais il ne bougea pas. Il se laissa ramener à son box sans encombre. La conclusion est simple : ce cheval avait très certainement été battu. Il se comportait comme une proie en fuyant le contact avec l'homme lorsqu'on le sollicitait. Il avait dû être forcé au travail de course et devenait dangereux lorsqu'on lui demandait de travailler. Je me rendis près de mon père qui montait les barres dans la clairière pour ses cavaliers. Je lui expliquai ce qui était arrivé et il demanda à un de ses hommes de longer les deux derniers chevaux lorsqu'il aurait fini car j'avais les mains brûlées par la longe lorsque le cheval s'en était échappé.

L'après midi, les cavaliers montaient les nouveaux chevaux sur le plat. Papa décida tout de même d'essayer le cheval rétif, il se comporterait peut-être mieux sous la selle. De plus, il était plus fatigué que les quatre autres.

Les chevaux avaient montré une bonne attitude sauf Fury, que j'avais surnommé ainsi à cause de son tempérament de feu, et ils commenceraient leur apprentissage de la barre la semaine suivante. Fury se laissa manier facilement au pas, mais lorsque son cavalier lui demanda de prendre le trot, il l'envoya valdinguer par terre tel un cheval de rodéo. L'éthologue viendrait le lendemain pour s'occuper de lui. Les éthologues, s'ils ne sont pas des imposteurs, ont le don de comprendre le langage du cheval et peuvent leur donner des ordres simples via une gestuelle à distance bien particulière que le cheval est capable de comprendre.

L'éthologue arriva le lendemain comme prévu et s'occupa de Fury une petite heure dans la piste intérieure. Il le lâcha, l'observa et entreprit son travail. Il expliqua ensuite à papa que le cheval était renfermé sur lui-même, qu'il avait subi de mauvais traitements et qu'il n'avait aucune confiance en l'homme. Papa décida alors de le vendre, même si ça lui semblait difficile de vendre un tel cheval...

J'avais beaucoup de peine pour ce magnifique cheval qui allait nous quitter et qui se comportait ainsi simplement à cause de mauvais traitements, car tout le monde sait qu'un cheval ne naît pas méchant...

Le lendemain, après avoir longé les quatre autres pur-sang, je décidai d'aller promener Fury à la main et au pas dans les bois. Il se laissait balader sans réticence à travers les arbres, et adoptait même une attitude sereine. Je me mis à lui parler de tout et n'importe quoi.

De retour à la maison, je le remis dans son box. Papa me demanda où j'étais passé. « Mais tu es fou ! » s'exclama-t-il. Je lui dis que tout s'était bien déroulé. Je voulais garder le cheval et je lui fis part de mon envie. Il refusa directement en argumentant que c'était dangereux et une perte de temps.

Un mois s'écoula. Fury était invendable. Les cavaliers qui venaient l'essayer pour la vente se retrouvaient tous à terre aussitôt qu'ils voulaient changer l'allure. Pour ma part, j'allais le promener tous les jours dans les bois en lui parlant et je m'y étais attaché. Quelques fois je le chevauchais sur le chemin du retour, toujours au pas.

Les autres pur-sang avaient passé le cap des cavalettis et on allait pouvoir commencer à monter les barres.

Le lendemain était un samedi de concours. Papa s'y rendait en camion avec ses cavaliers et les chevaux de 5 ans. Je décidai de rester à la maison pour m'occuper de Fury. Dans l'après midi, je me rendis comme d'habitude avec Fury dans les bois. Je choisis de le

monter à l'entrée du bois. Bien sûr il n'avait pas de selle ni de bridon mais nous restions au pas.

C'est sur le chemin du retour que je me risquai à essayer de prendre le trot. Je reculai délicatement mes jambes avec appréhension et j'encerclai son encolure de mes mains par précaution. Une légère pression et là je n'y croyais pas : Fury trottait doucement. Je me redressai un grand sourire aux lèvres, tout excité d'avoir réussi ce qui me paraissait impossible. Je riais aux éclats, bercé par les mouvements du cheval qui me semblait appliqué. Cette fois c'était sûr, Fury me faisait confiance... Nos longues balades à pieds avaient servi à quelque chose. Nous avions appris à mieux nous connaître.

Au retour de papa, j'étais dans la clairière avec Fury, me plaisant à voir sa réaction quand il me verrait trotter. Je le vis descendre du camion, droit comme un i, bouche bée. Il s'avança ébahi. « Alors papa, je peux le garder ? » Un petit « oui » presque insonore s'échappa de sa bouche. Il n'en revenait toujours pas.

C'est à partir de ce jour, le plus beau jour de ma vie, que Fury s'était donné entièrement à moi. Refusant tout autre cavalier sur son dos, progressant à une vitesse incroyable dans son apprentissage à l'obstacle, m'offrant les plus belles sensations du monde. C'était le cheval de ma vie.

Quatre ans plus tard, nous remportons le GP International de Séoul.

Ce petit cheval rebelle autrefois considéré comme sans valeur venait de réaliser mon rêve d'enfance auquel je m'étais fait une raison de renoncer, et m'offrait un avenir tout tracé...